

LE

# MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

## MODES.



C'est le 15 du courant, au jour et à l'heure fixés, que la grande exposition s'est ouverte. A une heure l'Empereur et l'Impératrice, montés dans une voiture de

gala, attelée de huit chevaux et suivis d'une brillante escorte, sont venus en grande pompe ouvrir ce *Camp du drapeau d'or* de l'industrie, arène pacifique ouverte à toutes les nations du globe. L'Impératrice, rayonnante de jeunesse et de beauté, portait une admirable robe de soie verte, enrichie de dentelles, dont un diadème de perles rehaussait la splendeur et l'éclat. A cette solennité grandiose assistait, non-seulement le monde officiel, mais encore la foule entière des exposants admis à entrer librement dans l'enceinte sans qu'aucune barrière, autre que celle du respect, les séparât de Leurs Majestés.

Il semblait que le printemps n'attendait que l'inauguration de l'Exposition pour s'inaugurer à son tour. Dès le lendemain le ciel, jusqu'alors si maussade, commençait à se déridier; le soleil, longtemps infidèle aux doux rendez-vous de l'Aurore (style Chompré) commence à revenir à son poste.

Voilà le moment où la mode va revêtir les fraîches toilettes printanières, les organdis, les mousselines de l'Inde, les grenadines, les barèges et tous les vaporeux tissus dont la maison Delisle nous offre une si charmante collection.

Il n'est plus guère question de toilettes de bal, mais on s'habille encore pour aller au concert et au spectacle. Nous avons remarqué à la première représentation de *Jaguarita l'Indienne*, où toute la société élégante s'était donnée rendez-vous, que les corsages décolletés se font généralement à draperie. Pour les robes de soie, la basque fait encore bonne contenance; mais elle est tout à fait abandonnée pour les tissus d'été. Encore faut-il, pour qu'elle soit admise, même avec des étoffes plus solides, qu'elle soit coupée d'une façon nouvelle et illustrée de gracieux ornements. Mademoiselle Pauline trouve encore l'art de la rajeunir à l'aide des agréments dont elle sait la parer. Les volants font toujours fureur; sur les robes de soie, rien n'est plus gracieux que des volants découpés.



## LA VILLA CROISSY.

(Suite.)

Où voulait-elle en venir? A la roideur, au ton boudeur qu'elle avait affecté jusqu'alors à son égard, succédait comme par enchantement cet air affable et presque familier si précieux chez une jolie femme, avec un reste de gêne provenant inévitablement de la conscience des torts dont on s'avouait intérieurement coupable. Était-ce le bouquet de la mystification? ou, si ce revirement était aussi sincère qu'il avait été instantané, à quoi le miracle devait-il en être attribué?

— Eh bien, monsieur, poursuivit madame de Surbley, n'est-il pas vrai que vous n'avez reçu ce matin aucune lettre?

— Puisque j'ai donné ma parole d'être franc, je n'ai plus le choix de ma réponse. Non, madame, je n'ai rien reçu de Paris.

— Mais alors, monsieur, c'est donc un prétexte?

— Madame, répartit gravement Adrien, vous venez de m'assurer, il y a un instant, que bien que ce fût à moi de vous apprendre le pourquoi de mon départ, vous étiez en état de le dire vous-même; vous le savez donc, et, dans ce cas, je vous objecterai le vers du poète :

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

— Parce qu'une explication, ajouta Henriette vivement et en rougissant, une explication aplanit quelquefois toutes les difficultés, et que, faute d'y avoir recours, les mêmes difficultés peuvent subsister des siècles.

— Faire l'apologie de l'explication, c'est donner le droit à autrui de l'implorer. Puis-je vous demander, madame, de tenir les promesses que le début de cet entretien semblait laisser concevoir?

— Oui, monsieur, d'autant que cet entretien n'a pas d'autre but.

— Ah! ah! se dit mentalement Adrien, pour le coup, nous allons tenir le mot de cette

énigme. Ouvrons bien les oreilles et fermons les deux yeux pour éviter toute distraction. Au reste, il était grand temps que cela vint.

Cette explication, que madame de Surbley n'avait pu ni voulu décliner, semblait lui coûter, et elle ne l'abordait manifestement qu'avec la lenteur que l'on met à porter à ses lèvres une tisane dont on prévoit l'âcreté. Cependant elle était trop avancée pour reculer: elle prit bravement son parti et entra en matière, non pas par le chemin le plus direct et le plus court toutefois.

— Y a-t-il longtemps, monsieur, que vous connaissez mon frère?

— Nous sommes des camarades de Sainte-Barbe.

— C'est une liaison alors qui ne date pas d'hier. Eh bien! quoique je sois sa sœur, j'exige, je souhaite que vous me disiez franchement ce que vous pensez, non de son cœur, qui est excellent, mais de son caractère, de sa tête... et n'ayez pas crainte d'être sincère, je sais à peu près quelle doit être votre réponse; ainsi pas d'échappatoires.

— Madame, hier encore, je n'eusse eu que du bien à vous dire de votre frère.

— Et pourquoi pas ce matin, monsieur?

— Pourquoi, madame? parce qu'il est des plaisanteries qu'on ne se permet point, et que votre frère... cédant à je ne sais quelle influence...

— Mais qu'a-t-il donc fait? interrompit Henriette avec surprise.

— Madame, il est à courir les champs à l'heure qu'il est, et vous comprendrez que son absence était d'autant plus intempestive, que votre indisposition m'isolait un peu trop dans cette maison, où je ne me trouve, en définitive, que parce qu'il m'y a entraîné.

— Mais il ne vous a donc pas prévenu?

— D'aucune façon.

— C'est étonnant. Hier soir, en me quitant, il m'a dit qu'il passerait chez vous.

— Je ne l'ai point vu.

— Vous n'êtes pas sorti de toute la soirée ?

— Si fait. Quelques minutes, vers le soir.

— Alors, c'est probablement durant votre absence qu'il sera allé vous voir. Comme il devait se lever de grand matin, il était naturel qu'il se mit au lit de bonne heure, et c'est ce qu'il a fait. D'ailleurs, sans doute supposait-il être de retour avant que vous eussiez eu à vous apercevoir de son absence. Et, au fait, ils devraient tous être ici.

Adrien, en songeant au temps assez long qu'il avait passé dans le parc, à la belle étoile, se creusant la tête à s'expliquer les quelques bribes de dialogue qu'il avait recueillies, se dit à part lui, que, dans cet intervalle, Amédée avait bien pu se casser le nez à sa porte. Cette probabilité une fois admise, sa colère contre son ami tombait d'elle-même; la où il n'y a pas d'offense, il ne peut y avoir d'offensé. Mais où diable était-il allé, et qui devait-il ramener? Vartres marchait d'énigme en énigme.

— Vous voyez donc, monsieur, continua madame de Surbley, que vous accusez bien à tort ce pauvre Amédée.

— J'en conviens, madame, et, dès lors, je partirai sans rancune. — Et, ajouta-t-il *in petto*, je déchirerai les gracieusetés que je lui laissais en souvenir.

— Vous ne partirez pas, monsieur, avant son retour: il m'en voudrait de ne vous avoir pas retenu; et aussitôt que vous avouez que rien ne vous rappelle...

— Il ne s'ensuit pas pour cela, madame, que mon départ ne soit point urgent. Je dois partir, madame, et je vous supplie de recevoir mes excuses en même temps que mes remerciements du gracieux accueil que vous m'avez fait.

Pour qui se sent coupable, il n'est pas de mot tellement innocent qui ne tourne à l'allusion. Henriette, à cette phrase prononcée d'un petit ton doucereux qui n'excluait pas l'épigramme, se prit à rougir, et donna à ce compliment toute l'ironie qu'effectivement il portait en lui. Mais, au lieu de l'embarrasser outre-mesure, la réponse aigre-douce d'Adrien ne la raffermait que plus dans ses projets d'explication. Elle sentit le besoin de rompre la glace, et cela sur-le-champ; ce qu'elle fit par une

interpellation qui ne devait plus, — le désirait-elle, — lui permettre de revenir sur ses pas.

— Voulez-vous, monsieur, que je vous dise ce qui hâte un départ que ne nécessitent pourtant aucunes nouvelles de Paris ?

— Sans doute, madame. Jeune et jolie, ce rôle de sorcière n'en sera que plus piquant.

— Eh bien! monsieur, c'est l'accueil gracieux dont vous me remerciez tout à l'heure.

Henriette lâcha ce mot comme un poltron tire un coup de feu, en fermant les yeux pour ne pas voir le résultat de sa mirifique hardiesse. Elle avait reculé longtemps devant la nécessité d'aborder nettement la question. Le coup parti, elle sentit le besoin de commenter au plus vite l'inconvenance de sa conduite.

— Oui, monsieur, reprit-elle vivement, convenez-en, ce qui vous chasse, c'est l'hospitalité dont vous pensez avoir le droit de vous plaindre; n'est-il pas vrai!

— Madame, je ne me plains pas. On est toujours libre de donner à une hospitalité imposée le degré d'affabilité que l'on veut. Si quelqu'un de nous deux a des reproches à se faire, c'est assurément moi, qui suis venu ici sans invitation préalable et avec un sans-çaçon qui sera mon dernier péché de ce genre. Ainsi, madame, au nom du ciel, ne parlez de cela que pour recevoir mes excuses et mes regrets, d'avoir troublé, par mon importunité, le charme de votre solitude.

Vartres prenait sa revanche. Plus madame de Surbley paraissait tenir à légitimer, à excuser au moins le manque de procédé dont il avait été victime, plus il se retranchait dans une réserve polie, mais glacée. Henriette était toutefois trop déterminée à aller jusqu'au bout pour se laisser décourager à moitié chemin.

— Écoutez-moi, monsieur. Vous m'en voulez de ma réception, et ce n'est pas sans motif. Je ne vous ai pas caché ma contrariété; bien plus, j'ai... affecté, oui, affecté d'être maussade. Ma conduite, privée de tout commentaire, doit paraître d'une grossièreté inouïe, et maintenant que je l'envisage dans son vrai jour, je conviens que ce que je peux alléguer en ma faveur ne m'absout encore qu'à moitié. Mais il faut que vous sachiez ce qui y a donné lieu: vous jugerez ensuite en dernier ressort. Je vous ai

déjà adressé, il y a un instant, une question, permettez-moi de vous en adresser une seconde : Que vous a dit de moi mon frère ?

— Mais, madame, il m'a fait votre éloge avec toute l'ardeur que mettrait un amant à parler de sa maîtresse.

— Mais encore, que vous a-t-il dit de moi ?

— Il m'a raconté votre existence assez triste durant votre mariage... votre répugnance pour contracter de nouveaux nœuds... et son désir de vous voir remariée... que vous vous obstiniez à demeurer confinée dans cette solitude... qu'il ne serait heureux que le jour où il vous verrait être deux à la partager...

— Et que lui avez-vous répondu, vous, monsieur ?

— Mais peu de chose, madame : que vous étiez assez jeune pour jouir quelques années d'une liberté qu'on perd toujours trop tôt ; qu'un mari est une marchandise fort commune dont on ne manque jamais, qu'il fallait vous laisser agir à votre fantaisie. Le seul conseil que je me sois permis était d'obtenir de vous que vous allassiez dans le monde. Ce succès remporté, il avait à attendre tout du temps et du hasard. A cela s'est bornée notre conversation à ce sujet.

— Il ne vous a point dit autre chose ?

— Pas un mot de plus.

— Rien qui pût vous faire croire... vous faire penser...

— Quoi donc, madame ? interrompit Adrien en regardant fixement la jeune femme.

La question était précise, et Adrien espérait que cette fois madame de Surbley y répondrait catégoriquement. Mais ce fut encore un espoir déçu. La porte de la cour roula sur ses gonds, et l'on entendit les roues d'une voiture mordre le pavé. Henriette fit un bond et se précipita vers la porte en s'écriant :

— Les voici ! les voici !

— Allons, bon ! me voilà encore renvoyé aux calendes grecques, murmura le romancier, qui n'eut alors rien de mieux à faire que de s'enquérir de la cause quelconque de la brusque interruption de leur dialogue, au moment, sans nul doute, le plus intéressant.

#### IV.

##### De nouveaux hôtes.

Vatrès souleva le rideau de la fenêtre qui donnait sur la cour : il aperçut Amédée, déjà à terre, présentant la main à une jeune femme qui, dédaignant tout aide, sauta de la voiture avec la légèreté d'un chevreuil et s'élança aussitôt dans les bras de madame de Surbley ; elle fut suivie d'une femme âgée à laquelle Canisy ne sembla pas s'offrir avec le même enthousiasme. Les femmes ont grand tort de vieillir, car alors les hommes leur font payer cher leurs caprices d'autrefois, leurs exigences premières : nous savons bien que ce n'est point tout à fait leur faute et qu'elles éloignent le plus qu'elles peuvent l'instant fatal où il leur faut dire adieu à l'adoration dont elles étaient entourées ; mais c'est un bien grand malheur de cesser d'être jeunes comme de cesser de régner.

Adrien chercha à distinguer les traits de la jeune dame qui s'était pendue aux bras d'Henriette et lui parlait avec cette volubilité qui caractérise les premiers instants d'une rencontre entre femmes ; mais ce que ne dérobaient pas le chapeau, le voile le cachait, il lui fut impossible de rien voir. Sa curiosité ne devait pas être, au reste, condamnée à une trop longue halte ; madame de Surbley entraînait tout son monde vers le salon, le romancier n'avait que le temps au plus de passer les doigts dans ses cheveux pour y établir ce beau désordre que Boileau appelle un effet de l'art.

Effectivement, la porte du salon s'ouvrit quelques secondes après, et ce fut la jeune dame qui se présenta la première à son investigation. Dans le trajet, elle avait relevé son voile, et son visage se trouvait entièrement à découvert. A son aspect, Adrien tressaillit comme s'il eût subi une décharge électrique et devint d'une pâleur extrême. Cette circonstance était d'autant plus extraordinaire que l'objet de cette émotion douloureuse (douloureuse est le mot propre) semblait destiné à faire naître tout autre impression qu'un sentiment pénible. C'était une merveilleuse créature, grande, svelte, élancée, avec ces formes délicates, ténues et mignonnes des blondes. Elle était enve-

loppée dans une redingote d'un bleu clair qui s'harmoniait à ravir avec la fraîcheur du teint. Son visage, d'un vermillon tendre, avait cette perfection idéale des gravures anglaises : des cheveux cendrés tombant le long de ses joues en grappes éblouissantes, encadraient délicieusement cet ovale adorable, tout souriant et tout céleste.

Rien de moins semblable, de plus opposé, de plus contrastant que la beauté de ces deux jeunes femmes. On eût pu faire un choix entre elles, une préférence n'est point un jugement raisonné, ce n'est qu'une question de couleur : celui-ci se fût prononcé pour madame de Surbley, parce qu'elle était brune; celui-là pour son amie, parce qu'elle était blonde. Il eût été autrement difficile de décider laquelle était la plus jolie.

Ce fut commotion pour commotion. La jeune femme, à l'aspect de Vartrès, fit un pas en arrière comme si elle eût découvert un gouffre béant prêt à l'engloutir; et peut-être ne se fût-elle pas senti la force de dominer ce trouble inexplicable sans un cri d'Henriette qui vint à son secours : reculant, elle avait posé le pied sur le pied de madame de Surbley. Cette maladresse eut pour effet de détourner l'attention que son agitation éveillait inévitablement. Elle se confondit en excuses; son amie lui dit qu'elle était toute pardonnée, mais lui donna le conseil de perdre la mauvaise habitude d'aller en arrière comme les écrevisses. Adrien s'était incliné devant la survenante, qui lui rendit son salut avec une aisance parfaite; on eût cherché en vain quelques traces de cette émotion passagère, tant le visage de celle-ci avait reconquis son air de calme et de sérénité.

Mais tout rapide que cela eût été, Henriette avait surpris sur les traits de l'un et de l'autre cette altération subite qui, de toute nécessité, avait sa cause. A n'en pas douter, ils se connaissaient; ils se connaissaient intimement, ce qui était aussi certain; et pour le sûr, il s'était passé entre eux quelque chose d'étrange qu'on eût bien voulu pénétrer et qu'on pénétrerait coûte que coûte. Mais le moyen peut-être d'arracher un secret qu'on tenait à cacher, c'était de sembler n'avoir rien vu de la pantomime expressive qui venait de se jouer, et d'observer

sans voir. Il était impossible que l'un ou l'autre ne finit par se trahir et ne mit pas la châtelaine de Croissy, par quelque imprudence, sur la voie de ce mystère; car, pour elle, il existait très certainement un mystère.

— Ma chère Isaure, je te présente M. de Vartrès, que tu as dû rencontrer dans le monde, et dont le nom, en tous cas, n'a pas pu ne pas parvenir jusqu'à toi.

— Le nom de monsieur m'était seul connu, répondit Isaure.

— Voilà l'avantage de tenir une plume ou un pinceau, interrompit Amédée; du fond de votre cabinet ou de votre atelier vous propagez votre nom, et vous vous faites aimer quelquefois..., tandis que nous autres, obscurs mortels, nous sommes condamnés à vivre et à mourir ignorés. C'est affligeant!

— Monsieur Amédée, songez que je prends note de vos sarcasmes pour n'être point en retour avec vous. Je suis votre débiteur, et je ne l'oublierai pas.

— Bon. Il croit que je raille à présent.

— Voyons, laissez-nous en repos et donnez des sièges, s'écria Henriette.

Canisy avança un fauteuil à la vieille dame; sa sœur et Isaure étaient allées s'asseoir côte à côte sur le canapé. Vartrès, ne soupçonnant pas le danger auquel il s'exposait, se trouva auprès du chaperon de la jeune femme, qui l'entraîna aussitôt dans une conversation nébuleuse où il fut bien obligé de la suivre. Il vit avec effroi à qui il avait à faire.

Mademoiselle de Foucault, belle-sœur de madame de Foucault, l'amie d'Henriette, était une femme de cinquante ans environ, petite, laide de visage, une de ces pauvres créatures condamnées au célibat et à l'amour platonique, avec l'unique compensation, lorsqu'elles meurent, d'être couvertes des fleurs dont on a coutume de charger le cercueil de la vierge qui s'en retourne au Seigneur. Le miroir se chargea de lui apprendre, de bonne heure, le sort qui l'attendait. Vous dire qu'elle ne se révolta jamais dans son for intérieur contre cette nature qui l'avait traitée en marâtre, ne serait ni vrai ni croyable, c'est un sentiment trop logique de jeter une malédiction à qui cause le malheur qui nous accable, pour supposer chez l'être le



LE MONITEUR  
Paris, Rue de  
la Harpe, n. 101  
chez M. de la Harpe, Propriétaire



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Modes d'Alexandrie, Voilette de M<sup>me</sup> Gérard, Bain, Année de 82<sup>e</sup>  
 Perot Petit & Co Dentelles de G. Violard, Corsage sans gousset de sa. M<sup>me</sup> Sophie ?  
 Omoullin, Eventails, Gants, Parfums de Sager, Saboullée ?

LONDON at the Publisher's Office in Greek Street Soho. NEW-YORK E. H. Strange 87<sup>e</sup>

Bei Vertheilung gegen Tuschelwech

...conservation sans mélange. Mais  
...et admettez de l'ouïr  
...en rite de para, auq  
...à l'air. Et puis, il n'est pas  
...le temps n'ami  
...une lie déserte,  
...sans autres, sans autre aide  
...petit, chaque  
...un peu de confortable  
...et en  
...il en est qui avait  
...des secrets dévies. Ma  
...qui elle  
...pour combler  
...autres joissances. Elle se  
...des li  
...c'est-à-dire sans mesure,  
...pour son intelli  
...son imagination dé  
...se nourrir. Cette soif de  
...et vous pensez  
...des romans, des  
...chevalie  
...étrangers  
...même.  
...le plus  
...se le laisser  
...à vous braver à  
...à vous brûler au lieu  
...C'est ce  
...un ro  
...de  
...vous raconter les  
...de ce cerveau en  
...nécessaire : une  
...de frais. Si  
...à fait, son esalla  
...à la fois, et rien ne le dé  
...pour échapper  
...qui faisait son exis  
...qu'elle dévorait  
...ni Ger  
...c'était elle  
...soudain  
...l'Océan  
...heureuse  
...Vous concev  
...un homme supé

mieux doué une résignation sans mélange. Mais on se fait à tout ; et mademoiselle de Foucault finit par s'habituer au rôle de paria , auquel la réduisait sa laideur. Et puis , il n'est pas de position tellement misérable que le temps n'améliore. Robinson, naufragé dans une île déserte, sans appui , sans ressources , sans autre aide que l'énergie du désespoir, petit à petit, chaque jour davantage, apportait un peu de confortable et de bien-être dans sa vie déplorable , et en arrivait à remercier Dieu d'un exil qui avait aussi ses voluptés et ses secrets délices. Mademoiselle de Foucault, aux jouissances qu'elle ne devait pas connaître, voulut, pour combler le vide, opposer d'autres jouissances. Elle se précipita à corps perdu dans le monde des livres, mais en femme, c'est-à-dire sans mesure, cherchant moins un aliment, pour son intelligence, qu'une pâture pour son imagination dévorée du besoin de se mouvoir. Cette soif de lecture devint un acharnement : et vous pensez bien quelle sorte de livres ! des romans, des romans comme on les faisait alors, chevaleresques, faux, impossibles, mais entraînants, fascinants par cette raison même.

De ce train, eût-elle eu le jugement le plus sain, elle n'eût pas manqué de se le fausser étrangement. Vous êtes altéré et vous buvez à plein verre une liqueur qui vous brûle au lieu de vous rafraîchir ; vous vous enivrez. C'est ce qui lui arriva. Elle ne vécut plus qu'un roman d'une main et la carte du Tendre de l'autre.

Je vous émerveillerais à vous raconter les mille rêveries à perte de vue de ce cerveau en souffrance dont l'activité était incessante : une tête se détraque à beaucoup moins de frais. Si elle ne devint pas folle tout à fait, son exaltation tenait un peu de la folie, et rien ne le démontre mieux que ses procédés pour échapper à la réalité sèche et nue qui faisait son existence. L'héroïne du roman qu'elle dévorait n'était plus ni Cœlina, ni Ermanda, ni Gertrude, ni Elisabeth ; l'héroïne, c'était elle, inévitablement elle, tantôt dans un souterrain, tantôt au fond d'un cachot, tantôt sur l'Océan courroucé, le plus souvent infortunée, heureuse par éclairs, et aimée toujours. Vous concevez bien aussi que l'amant était un homme supé-

rieur, pour qui les avantages physiques n'étaient rien, et qui s'inquiétait fort peu du coffre, pourvu que ledit coffre renfermât une belle âme. Jusque-là, il n'y a pas grand mal. Mais son exaltation prit insensiblement des proportions telles qu'on crut devoir faire un auto-dafé de sa bibliothèque et proscrire ces lectures frelatées, en y substituant toutefois, car il ne faut pas faire, par trop de diète, mourir le malade de faim, une pâture qui n'était qu'innocente, l'élegie, et toutes les poésies dévastées et sombres, auxquelles avaient fait place les madrigaux et les petits vers coquets du XVIII<sup>e</sup> siècle noyé avec eux dans une mer de sang

Mademoiselle de Foucault subit nécessairement l'influence du milieu intellectuel plus tempéré que lui faisaient ses lectures ossianiques. Il est vrai aussi qu'elle approchait de la trentaine, que le volcan épuisé par l'impétuosité même de ses premiers élans commençait à se refroidir. Après avoir été femme passionnée, la vieille fille, faute de mieux, devint une femme savante, bas-bleu enragé, ne vivant, ne parlant que de poésie, se pâmant d'aise sur un sommet sentimental ou une Méditation de Lamartine, le poète des femmes par excellence. Comme toutes les natures passionnées, mademoiselle de Foucault avait la rage de l'expansion ; elle n'avait d'impressions qu'à la condition de les communiquer, il fallait que vous fussiez le confident de ses enthousiasmes et de ses admirations ; bien plus, il fallait de toute nécessité les partager. Cet agneau de douceur et de bonté devenait une lionne, une hyène dans la polémique ; ses yeux étincelaient à la première contradiction qui heurtait ses convictions ; vous lui eussiez dit que l'auteur des *Harmonies* vous semblait obscur et que Byron n'était que bizarre, qu'elle vous eût arraché les yeux. Le mieux était donc de ne pas parler politique, comme le dirait Arnal ; mais c'était bien une autre difficulté. Elle savait vous contraindre à descendre dans l'arène malgré vous ; vous eussiez vainement tenté de vous échapper, elle vous tenait et ne vous lâchait point.

D'après cela, jugez qu'elle bonne fortune c'était que Vartrès pour mademoiselle de Foucault : un homme de lettres, un romancier, presque un grand homme ! Aussitôt qu'elle

l'aperçut, elle l'enveloppa, le mesura du regard ; il lui appartenait, il était à elle, c'était sa conquête. Et ne serait-elle pas, elle aussi, une bonne fortune pour le romancier ? Dans cette thébaïde animée par la seule présence de deux jeunes femmes légères et rieuses, et d'un grand garçon insignifiant et nul, qui le comprendrait, si ce n'est-elle ? La vieille fille en était encore à se figurer les poètes échevelés, incompris, rêvant le suicide, ne prenant de la vie que ce qu'elle a de fiel par leur mépris profond des joies grossières de la foule. Le moindre barbouilleur de papier devait être un Werther, un René, un Obermann. L'élégance mondaine d'Adrien l'avait au premier coup d'œil un peu déroutée ; mais elle s'était rassurée par la consolante réflexion que toutes les misères ont leur pudeur, et que sous cette redingote de la façon d'Humann battait indubitablement un cœur saignant et ulcéré. Comme on le voit, un affreux malheur menaçait, à son insu, le romancier, un de ces malheurs qu'on ne souhaiterait pas à son plus mortel ennemi : il allait devenir la proie de cette vieille fille sensible et romanesque, qui se promettait bien de ne le pas quitter plus que son ombre. C'était là un supplice que Dante n'a pas prévu dans son *Enfer*, et qui méritait d'y avoir place.

Toutefois, pour un début, la patience d'Adrien ne fut pas mise à une trop longue épreuve ; soit qu'Amédée le prit en pitié, soit tout autre motif, il demanda pardon à mademoiselle de Foucault de le lui enlever pour quelques minutes, et l'entraîna hors du salon, au contentement secret de ce martyr d'un nouveau genre.

— Que trouves-tu de la vieille ? dit-il à son ami d'un air narquois.

— Je la trouve assommante.

— Bah ! pour si peu ! tu n'y es pourtant pas ; tu en verras bien d'autres.

Vatrès ne répondit rien, il suivit très docilement Amédée qui le conduisait vers les communs.

— Où me mènes-tu ? fit-il enfin.

— A l'office. Figure-toi que ces dames avaient déjeuné lorsque je suis arrivé. Ça déjeune comme des linotes avec moins que rien ; aussi suis-je à jeun. J'attends de bonne amitié

que tu me tiennes compagnie : je n'aime pas à manger seul.

— Eh bien ! rassure-toi, je te tiendrai compagnie d'une manière active.

— Tu redéjeunerais ?

— Non, mais je déjeunerai.

— Ce n'est donc pas encore fait ? Diable ! à quoi songes-tu donc !

Vatrès fut sur le point de raconter à son ami ce qui s'était passé durant son absence, mais je ne sais quelle considération l'arrêta. Madame de Surbley lui devait une confiance, ou, pour mieux dire, un aveu ; et cette explication pouvait modifier étrangement leur situation commune. D'ailleurs, depuis quelques minutes, il se sentait fixé dans ce château, qu'il était cependant bien résolu de quitter le matin encore. L'apparition de madame de Foucault, si vous ne préférez attribuer le miracle à la vieille demoiselle, était indubitablement le secret de ce changement dans une détermination si formelle.

Canisy, qui connaissait les localités, fourragea dans le garde-manger et en rapporta une capture abondante, sur laquelle les deux amis se ruèrent en vrais dévorants. Le frère d'Henriette surtout mangeait comme quatre, sans pour cela laisser tomber la conversation ; le babil, chez lui, allait presque de pair avec l'appétit.

— Je t'ai demandé ce que tu trouvais de la vieille ; que te semble de la jeune, de madame de Foucault ?

— Jolie, mais fade.

— Tu es difficile.

— Je n'aime pas les blondes.

— Chacun son goût. Tu devrais dire ça à ma très chère sœur ; ce serait un compliment : elle est brune.

— Comment madame de Surbley connaît-elle madame de Foucault ?

— Absolument comme je te connais ; elles ont été élevées au Sacré-Cœur.

— Mais où est M. de Foucault ?

— *Ad patres*, comme M. de Surbley. Encore un rapport avec ma sœur : mais là finissent les analogies : le mari d'Isaure était le meilleur homme du monde, au point qu'on lui pardonnait presque d'être le mari de cet ange.

— Tu dis Isaure en parlant de madame de Foucault, et tu l'appelles *ange* : voilà qui est concluant.

— Ne vas-tu pas faire un roman là-dessus ? répartit Amédée avec un certain embarras. Ces auteurs sont étonnants ! ils voient de l'amour partout.

— Il suffit. Ces dames viennent-elles pour plusieurs jours ?

— Pour le reste de la saison, si elles ne s'ennuient pas trop. Henriette chérit madame de Foucault, et ne la lâchera point, maintenant qu'elle la tient.

Le romancier se contenta de sourire, sans formuler autrement l'épigramme qu'il avait sur les lèvres.

Il se rappela alors le second lambeau de cette conversation entre Canisy et sa sœur, derrière la charmille où on ne le soupçonnait point. Il ne fut plus embarrassé d'y donner un sens. Cette partie du dialogue avait rapport à madame de Foucault, et Henriette plaisantait son frère sur le goût mal déguisé que lui avait inspiré la coquetterie de sa blonde amie.

Il eût été inconvenant à eux de prolonger par trop leur absence. Amédée, que les questions d'Adrien gênaient sensiblement, en fit la remarque, et ils regagnèrent aussitôt le salon.

Les deux jeunes femmes portèrent simultanément un regard inquiet sur Vatrès. Madame de Surbley craignait probablement que le ro-

mancier n'eût raconté à son frère le coup de tête du matin ; car assurément Amédée n'eût pas laissé Adrien seul, s'il se fût douté des projets de migraine de celle-ci. Quant à Isaure, si elle redoutait des indiscretions, nous ne saurions en préciser l'objet ; mais ses traits exprimaient une assez violente inquiétude qu'apaisa sur le champ le visage insouciant de Canisy. Vatrès avait gardé le silence.

On se leva, et il fut question de se promener dans le parc. Canisy proposa aussitôt le bras à Isaure qui l'accepta avec un empressement tenant de la reconnaissance. Adrien offrit le sien à madame de Surbley. Par un caprice dont le romancier lui sut un gré infini, mademoiselle de Foucault se trouva fatiguée et dit qu'elle s'abstiendrait ; elle avait jeté son dévolu sur Vatrès, et il lui semblait que la jeune femme, en prenant son bras, s'appropriait son bien à elle. Vatrès, dans la pensée de la sentimentale vieille fille, en cédant à des exigences de politesse, devait souffrir autant qu'elle ; elle le plaignait du fond de son cœur de la nécessité qui le rivait aux côtés d'une jeune folle sans portée et sans poésie, et elle se promit bien de dédommager à usure le pauvre garçon de ce tête à tête stérile. Il était écrit qu'il ne pourrait l'échapper.

GUSTAVE DESNOIRESTERRES.

(La suite au prochain numéro.)

## LA COMÉDIE DE SOCIÉTÉ.

Paris, en attendant le printemps, est possédé en ce moment d'une maladie intermittente qu'on appelle la *comédie de société*. Dans les salons vous ne rencontrez que des paravents, et quelquefois un petit théâtre qu'un amateur se plaît à monter et à démonter chez toutes les personnes qui veulent bien l'honorer de leur confiance.

Les hommes et les femmes du monde prennent un singulier plaisir à ces jeux, il faudrait dire à ces *joujous* de la scène : — on retrouve en miniature, dans les coulisses de la comédie

de société, toutes les intrigues et toutes les vanités des théâtres subventionnés. — Les rôles jeunes sont recherchés par les femmes mûres ; — les rôles *marqués* seraient répudiés par tout le monde si les jeunes gens ne s'en chargeaient volontiers. — On se farcit la mémoire des pièces que l'on a vu représenter cent fois aux Français et au Gymnase ; — on *collationne*, on répète, en essaye des costumes, et l'on occupe ainsi la vie oisive si difficile à dépenser quand on a un hôtel, des chevaux et pas d'emploi sérieux dans le monde. — Vient le

grand jour de la représentation, jour de triomphe et d'embarras ; — il faut songer et pourvoir à tout : — deux choses ici, — une table là, — une tapisserie pour la vicomtesse qui travaille au lever du rideau ; — n'oubliez pas le journal, car Saint-Val entre en scène un journal à la main. — Dans l'après-midi, au moment où la maîtresse de la maison succombe sous les ennuis de ces mille détails, la représentation devient problématique : — un jeune auditeur au conseil d'État écrit qu'il est grippé, — on n'a plus d'amoureux, — comment faire ? — Le frère de madame se chargera du rôle, — c'est un chef d'escadron, — il a cinquante ans et du ventre, — mais qu'importe ? Firmin jouait bien les amoureux à soixante ans. — On dine, comme les comédiens, à quatre heures, — on repasse son rôle, — on s'habille, se déshabille et s'habille encore. — A neuf heures, on est en présence d'un public moqueur par nature, enthousiaste par convenance. — On frappe trois coups dans la main ; — le rideau se lève ou s'écarte, et la jeune femme qui est en scène se sauve dans la coulisse.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc, ma chère ?

— Mais je ne savais pas qu'il y aurait tant de monde. — Je suis trop honteuse. — Je n'oserai jamais.

— Voyons, voyons chère belle, — un peu de courage, ils ne vous mangeront pas, — vous êtes si jolie, — ce rôle vous va si bien, — vous allez voir comme vous serez applaudie...

La jeune femme fait deux pas en avant et trois pas en arrière.

— Je n'oserai jamais...

Toutes les influences livrent alors un assaut à la timidité de la Mars des salons, — les bonnes amies lui parlent avec des caresses ineffables, — les maris et les frères parlent avec autorité : — « Il ne fallait pas te charger du rôle, — maintenant il n'y a plus moyen de reculer, — tu ne peux pas faire une pareille impolitesse à quatre cents personnes, — allons... — allons... — allez.. chère belle, — tenez... » repassez votre monologue : *Quel peut être ce jeune homme que je rencontre partout sur mes pas, au bal, au spectacle, aux Champs-Élysées, — son attitude est aussi tendre que*

» respectueuse, — si c'était... oh ! quelle idée !.. »  
» chassons ces folles pensées. (Après un silence.)  
» Malgré moi son souvenir me préoccupe,  
» — il est bien, — il a les cheveux noirs et je  
» ne les crois pas teints : grand dieu ! s'ils étaient  
» teints ! — Mais que m'importe après tout...  
» Je suis bien folle de songer ainsi à cet inconnu  
» que sans doute je ne reverrai jamais. — Grand  
» dieu !... c'est lui !... (Entrée de Saint-Val.) »

Vaincue par les instances de son monde, la jeune femme est entrée en scène, et rougissante, balbutiante, elle a récité en tâtonnant la prose ci-dessus, qui est le premier essai d'un clerc de notaire. — Le talent de la comédienne de société peut généralement se comparer à une certaine serinette dont Grassot raconte ainsi l'histoire : Grassot avait une tante — (plaignons celle-ci), — la tante mourut laissant à Grassot pour tout héritage une serinette. — Grassot essaya de moudre un air sur ce petit meuble (comme dit Duvert), il n'en tira qu'un sifflet aigu et prolongé comme celui que rend un orgue, au moment où l'artiste ambulante s'interrompt pour ramasser deux sous. — Les tentatives réitérées de Grassot n'aboutirent pas à un meilleur résultat. Alors Grassot, qui est plein d'imagination, alla consulter un facteur d'instruments. — Celui-ci, après avoir essayé la serinette et en avoir tiré le son aigu, déclara que le meuble était dans un état grave et qu'il avait besoin de se recueillir pour en dire son avis. — Après huit jours d'épreuves, le facteur dit à Grassot : — « Monsieur, je sais » ce que votre serinette a dans le ventre ; c'est » l'*Ouverture de Guillaume-Tell*, — mais je ne » dois pas vous cacher qu'il manque beaucoup » de notes. » Donc la comédienne de société est à Mars et à Rose-Chéri ce qu'était la serinette de Grassot à Rossini ; — quelque chose de sublime dans l'intention avec beaucoup de notes de moins dans l'exécution.

Quant à Saint-Val, qui vient de faire son entrée dans la comédie du clerc de notaire, il s'exprime en ces termes :

— « C'est elle... plus belle encore que ja- » mais ; — contenons mon émotion. — (Saluant » avec une timidité respectueuse)... Ma- » dame...

— « Monsieur... — (la vicomtesse salue...)

« à part. — Cette situation devient embarrassante... »

(On entend un sanglot étouffé dans la salle, c'est la mère du clerc de notaire qui ne peut contenir son émotion en entendant réciter l'œuvre de son fils.)

Saint-Val. — « Madame... pardonnez à l'audace d'un homme qui n'a pu vous voir sans vous aimer... »

(Ici quelques jeunes gens quittent furtivement la salle et vont dans un salon voisin prendre des tasses de chocolat. — La mère de l'auteur est toujours inconsolable ; — on lui administre des flacons calmants.)

La vicomtesse. — « Monsieur, une pareille démarche... »

Saint-Val. — « Madame, je suis un homme d'honneur, je suis officier de cavalerie... »

La vicomtesse. — « Officier de cavalerie... quel bonheur ! il doit monter à cheval... »

Saint-Val. — « Madame, si mon grade et ma personne ont pu trouver grâce devant vous, dites un mot !... Vous êtes libre, — je le sais, — et vous voyez un homme heureux de mettre à vos pieds trois années de respect et d'amour... »

La vicomtesse (lui tendant la main en souriant). — « Ah ! monsieur, avouez au moins que vous êtes plus heureux que sage. »

Plus heureux que sage était le titre du proverbe. — C'est fini, — tout le monde est dans l'enthousiasme, — on félicite la mère de l'auteur ; — on s'étonne beaucoup que l'auteur n'ait encore rien donné aux Français...

« Que voulez-vous, réplique le clerc de notaire, — les auteurs forment une coterie qui barre le chemin à tout le monde : — j'ai remis un manuscrit à M. Dumanoir, — il m'a répondu que ma pièce était très spirituelle (de toutes parts : je crois bien !), mais qu'elle manquait de développements... Il faut à ces auteurs des ficelles... — On voulait m'adresser à Scribe, mais il paraît qu'il ne se gêne pas pour faire jouer au Gymnase, sous son nom, les pièces qu'on lui a confiées... »

Un gros monsieur. — « Parbleu !.. sans cela, comment aurait-il fait trois cents pièces.... tout cela c'est des pièces de jeunes gens... »

On devise longtemps sur ce texte. — On continue à déplorer que les merveilleuses délicatesses de l'esprit de salon soient bannies du théâtre par la jalousie des auteurs. — Les acteurs, déshabillés, viennent se mêler à la société, où ils sont comblés de félicitations. — Ceux-ci prennent au sérieux tous ces compliments, — sont mordus du démon de la comédie et courent de salon en salon offrir leur petit talent. — Ainsi s'établit dans un petit monde cette convention que chez madame de V... on joue tous les quinze jours des pièces plus spirituelles que celles de M. Scribe. — Quant à M. Gaston, le jeune premier, il est bien entendu qu'il est très supérieur à M. Bressant. — D'autre part, il n'y a pas à la Comédie-Française une actrice digne de lacer les brodequins de la jeune première de société.

Auguste VILLEMOT.

(Le Figaro.)

## BULLETIN DES THÉÂTRES.

La quinzaine n'a point été féconde, mais qu'importe si la qualité compense l'absence de la quantité ? Est-ce qu'une œuvre de la valeur de *Jaguarita l'Indienne* ne vaut pas mieux que vingt vaudevilles pareils au *Joli mois de mai* ? Un poème de M. de St.-Georges, une partition de M. Halévy, voilà assurément de quoi faire courir tout Paris. Aussi tenez pour certain qu'il ne fera pas défaut au rendez-vous, et que, si loin que soit le boulevard du Temple, toute la gentry parisienne fera, pour aller entendre la charmante Marie Cabel, le pèlerinage du Théâtre-Lyrique.

N'attendez point ici l'analyse circonstanciée

du libretto. Le poème n'est, en général, que le prétexte de la musique, et le prétexte, il faut bien le dire, aurait pu être mieux choisi. Quelques mots suffiront pour mettre le lecteur au courant de cette aventure exotique.

*Jaguarita l'Indienne*, reine d'une tribu sauvage dont la situation géographique est abandonnée à la pénétration de l'auditoire, est la terreur des Hollandais, maîtres ou plutôt conquérants de la contrée. Féroce comme un tigre, rusée comme un serpent, la souveraine des Anacotas (c'est le nom de ladite peuplade) se fait amener prisonnière par un des siens (un traître qui se donne pour l'ami des blancs) dans le camp

des européens. Son projet est de les enlacer dans ses filets et d'égorger l'armée toute entière en une nuit, sauf à choisir ensuite les meilleurs morceaux pour le repas de ses sujets. Mais femme propose et Dieu (le dieu d'amour) dispose. La charmante cannibale (j'oubliais de vous prévenir qu'elle est aussi jolie que cruelle) s'humanise à la vue d'un jeune capitaine qui, de son côté, ne reste point insensible aux attraits de sa majesté sauvage. *Jaguarita* n'en est que plus ardente à faire tomber le bel officier dans ses laes, car elle se flatte qu'une fois pris il n'hésitera pas entre l'alternative d'être mis ou à la broche ou dans son lit. Ses vus sont, d'ailleurs, des plus légitimes, et si elle enlève son amant, c'est, n'en doutez pas, uniquement pour le bon motif. Tout irait pour le mieux — n'était une petite clause du contrat, sur laquelle le futur croit devoir faire ses réserves : il s'agit d'un cas de conscience qui n'est pas, en effet, sans gravité. On prétend l'obliger à se faire Anacotas pour tout de bon, c'est-à-dire, à adorer le dieu Bambouzi, à se mettre un anneau au bout du nez, et à manger du Hollandais. Passe encore pour les premières conditions, mais quant à la dernière, ce changement de régime n'est nullement de son goût. Tant pis pour lui ! Sur ce point-là les sauvages sont intraitables : il faut être mangeur ou mangé. Le capitaine opte pour la broche. Fort bien : il se fait tard ; chacun va se coucher, en se promettant bonne chère pour le lendemain. L'officier reste sous la surveillance de la police, c'est-à-dire de S. M. la reine, qui répond de lui *corps pour corps*.

La situation est critique. Par bonheur, la belle anthropophage est moins sauvage qu'elle n'en a l'air. A minuit, *heure du mystère*, comme dit la romance, elle pénètre dans le garde-manger et donne la volée au déjeuner de ses sujets. Fureur des Indiens, indignés de se voir mis à la diète par le gouvernement lui-même ; émeute, barricades, révolution, formation d'un comité de salut public qui décide qu'afin de lui apprendre à vivre, on va manger le gouvernement. *Jaguarita*, qui est vraiment jolie à croquer, se borne à demander, avant de se voir mise à la broche, la permission d'entonner son chant de mort. Comment refuser à la reine cette légitime consolation ? On la laisse donc chanter tout à son aise, en dégustant quelques barils de rhum, pour se donner de l'appétit. Mais la chanson est longue et les barils sont peins, si bien qu'au dernier couplet tous les convives sont sous la table, et le beau capitaine, qui revient en toute hâte avec main-forte, n'a d'autre mal que de les ramasser.

Cette fable passablement absurde, mais féconde en situations musicales, a fourni à M. Ha-

lévy le sujet d'une des plus belles partitions que ce maître ait encore écrites. Il faudrait, pour être justes envers le compositeur, citer tous les morceaux dont elle se compose. Il n'en est pas un qui n'ait été l'objet des plus chaleureux applaudissements ; mais ceux qui ont produit la plus vive sensation sont l'air d'entrée de *Jaguarita*,

Je suis la panthère,  
La reine des bois,

l'air du *Colibri*, le beau chœur des soldats partant à la poursuite des Indiens, un charmant duo entre l'Indienne et le capitaine, une invocation au dieu Bambouzi du rythme le plus original, et enfin le chœur des sauvages, d'une facture vraiment magistrale.

Un jeune acteur du nom de Montjauze, passé ténor de simple amoureux qu'il était jadis à l'Odéon, débutait dans le rôle de l'officier. Sa voix, sans être d'une grande étendue, est agréable et conduite avec un goût et une adresse dans lesquels on reconnaît sans peine les excellents principes de son professeur Ponchard.

Quant à madame Cabel, à laquelle est échue le rôle de *Jaguarita*, toutes les formules d'éloges seraient insuffisantes ; elle s'est montrée digne d'elle-même : que pouvons-nous ajouter à un pareil panégyrique ?

La mise en scène est traitée avec cette splendeur et cette fidélité locale dont M. Perrin s'est fait, on peut le dire, une spécialité. L'orchestre s'est admirablement conduit, et les chœurs n'ont été qu'une seule fois en défaut. Somme toute, succès immense, inouï. *Jaguarita* sera l'*Etoile du Nord* du Théâtre-Lyrique.

En dehors de ce grand événement, point d'autre nouvelle dramatique, si ce n'est la rentrée de Lafont au Vaudeville dans le *Chevalier Du Guet* et le *Lion empaillé*, et les débuts de Fechter à l'Odéon dans l'*Honneur et l'argent*. Tous deux ont été accueillis comme des amis qu'on aime à fêter en quelque lieu qu'on les rencontre.

A défaut de pièce nouvelle, nous allons avoir des fêtes d'un genre tout à fait inédit. Ces fêtes, qui auront lieu au milieu des cascades, des fleurs et des arbustes du JARDIN D'IVER, augmenté d'un riant jardin en plein air, commenceront à 9 heures du soir, et se prolongeront jusqu'au jour. Danses dirigées par le célèbre Cellarius, orchestre conduit par Musard, musique militaire, splendide buffet, etc., etc., tel est, en abrégé, le menu de ces fêtes, qui ne sauraient manquer de réunir tout ce qui se pique d'élégance et de distinction. L'inauguration est annoncée pour le 30 mai prochain.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant